

L'écrivaine Véronique Olmi se confie

SON AMOUR POUR BAKHITA

Propos recueillis par Frédéric ANTOINE

À deux voix près, elle remportait le prix Goncourt. Tout comme celui du lauréat, son roman plonge son lecteur dans un moment de l'Histoire, sur base de faits réels, revisités. Habitée par son héroïne, Véronique Olmi raconte simplement comment, au cours de sa vie, Bakhita a répondu aux atrocités par la bonté, l'amour et la sagesse.

UNE ROMANCIÈRE HABITÉE.
C'est le sujet qui vient chercher l'auteur.

Bakhita est le nom, et l'histoire, d'une petite fille soudanaise du XIX^e siècle, kidnappée dans son village par des esclavagistes. Et qui, de péripétie en péripétie, se retrouve en Italie, où elle finira par décider de devenir religieuse. Elle sera canonisée par Jean-Paul II le 1^{er} octobre 2000. Véronique Olmi a fait de cette vie si dramatique un passionnant roman de 450 pages.

La manière dont elle a découvert son héroïne n'est pas banale. « On dit souvent que c'est le sujet qui vient chercher l'auteur. Dans le cas présent, cela s'est vraiment passé ainsi. Je ne savais pas que Bakhita existait. Un jour, en Touraine, à Langeais, je suis entrée dans une des églises de la paroisse Sainte-Joséphine Bakhita. J'y ai vu son portrait et lu deux ou trois dates qui la situaient : sa naissance, son parcours, sa mort. Mais il y a des mots qui impriment, qui ont une résonance sur l'inconscient. En découvrant sa vie, j'ai été bouleversée par cette petite fille qui marche, est enlevée, réduite au rang d'esclave au point de ne plus savoir son nom, et ensuite traverse l'Histoire. Cela parlait du Soudan, du Darfour, puis de l'Italie et de Venise... Tout était étrange dans ce que je lisais. »

LE PARCOURS D'UNE ÂME

Véronique Olmi cherche alors à en savoir davantage sur cette sainte si particulière. Elle découvre qu'il n'existe aucun livre sur elle, hormis une *Storia meravigliosa*, une biographie conçue à des fins prosélytes, écrite en 1930 à la demande de la congrégation religieuse où elle était entrée. À l'époque, ce texte avait fait d'elle un personnage très populaire dans les milieux catholiques italiens.

Cette « histoire merveilleuse » fournit à la romancière des dates, des événements, ainsi que des références aux sœurs canossiennes, ces « filles de la Charité » dont Bakhita a fait partie, et que l'auteure rencontrera à Venise. Mais elle se défend d'avoir abordé le récit de sa vie comme une biographe ou une historienne. « On commence toujours à écrire à partir d'une question. La mienne était de comprendre le parcours d'une âme : comment cette petite fille quasiment détruite par l'existence avait-elle fait pour ne pas mourir, ne pas devenir folle, indifférente ou renfermée. Comment cette âme avait-elle pu se développer et, malgré tout, se tourner vers l'altérité. »

Rédiger *Bakhita*, en le formalisant sur le mode du récit, exigera de Véronique Olmi un grand travail littéraire. « J'ai recommencé quatre fois les deux cent cinquante premières pages. Parce que, pour être au plus près d'elle, je pensais, dans un premier temps, qu'il fallait parler comme si j'étais elle. Pour cette raison, j'ai d'abord rédigé mon roman à la première personne. Puis, je me suis aperçue que ce n'était pas la bonne manière de faire, car elle avait un langage très parcellaire, fait de mélanges de dialectes, avec des phrases pas toujours compréhensibles. Pour être au plus proche d'elle, il me fallait donc un narrateur extérieur, qui pouvait décrire ce qui lui arrivait, ce qu'elle voyait... »

COMME UNE FLAMME QUI VACILLE

Trouver le bon temps de la narration a aussi été très compliqué. Finalement, l'auteure retiendra le présent, « car ce temps correspond au rythme intérieur de Bakhita, tou-

jours sur le qui-vive, la surprise. Dans sa vie, la violence a, à chaque fois, été un surgissement dans l'instant, qui a bouleversé et renversé son existence ». Ensuite, il y a eu le choix des mots. Comme Bakhita a subi beaucoup d'offenses qu'elle n'a pas voulu elle-même décrire, et qui ne figurent pas dans sa biographie officielle, Véronique Olmi estime qu'elle devait en parler, notamment évoquer son viol, mais sans le nommer. « Dire, tout en respectant qu'elle ne l'ait pas dit. Je ne souhaitais pas rajouter de la violence à ce qui l'avait déjà été, ni la mettre en scène d'une manière qui lui ferait honte. Donc, pas de mots crus sur ce qui a été cru. Je raconte le viol en des termes qui respectent son intégrité. J'écris : "Elle est battue dedans et dehors". Je parle du "crime dont on ne meurt pas"... »

Ce traitement subtil de son personnage démontre si besoin que, au-delà d'être son sujet, Véronique Olmi est totalement habitée par Bakhita. Au point qu'on pourrait se demander si elle ne s'identifie pas à la jeune esclave, puis à la religieuse quelque peu exploitée par son ordre. « Je ne suis pas Bakhita, répond-elle. Elle a vécu tout cela. Moi, j'écris. Je n'ai fait que transmettre. Plus j'écrivais, plus je la respectais. Mais je ne me la suis pas appropriée. Je ne me sens ni détentrice ni représentante d'elle. Je la regarde comme une flamme qui vacille : va-t-elle tenir ? Va-t-elle s'élever ? Mon livre est à la fois une réflexion sur ce qu'a été Bakhita, et sur la réflexion de sa lumière en moi. Elle a suffisamment été exploitée, objet et non sujet, pour que je ne me l'approprie pas. »

INSOUMISE, JAMAIS RÉSIGNÉE

Et l'auteure ajoute : « J'ai eu des contacts avec beaucoup de gens qui m'ont parlé de Bakhita. Mais, là où j'ai le plus appris sur elle, c'est dans le silence d'un cloître où elle s'était tenue, dans une rue qu'elle avait arpentée, en regardant à la tombée du jour la montagne qu'elle aussi pouvait contempler... Quand vous rencontrez quelqu'un d'exceptionnel, votre vie ne peut qu'être marquée, bouleversée, influencée, par cette figure majeure que vous avez croisée. »

Plusieurs images de Bakhita peuvent être gravées dans la mémoire, une fois la lecture du livre terminée : celle d'une enfance massacrée, celle d'une transfiguration, ou celle de quelqu'un qui, finalement, a été « utilisé » par l'Église et un ordre religieux. Mais, pour l'auteure, ce ne sont pas ces situations qui résument le mieux son personnage et son parcours. « Ce qui me reste c'est la force, la résistance, l'amour de la vie et des autres, l'altérité inaltérable, le dialogue avec la nuit, la connaissance profonde de l'âme humaine, la sagesse... Au cours de sa vie, elle a tout vu. Elle sait quand elle peut demander. Et elle fait des actes d'insoumission incroyables pour une esclave. Bakhita, c'est une insoumission permanente. Cela pourrait passer pour de la résignation. Mais elle ne s'est jamais résignée. » ■

Retrouvez l'interview intégrale de Véronique Olmi sur le site internet de *L'appel* dans la rubrique « les plus de *L'appel* »



Véronique OLMI, *Bakhita*, Paris, Albin Michel, 2017. Prix : 25,70 €. Via *L'appel* : - 10% = 23,13€. À partir du 1/01/2018 la réduction passe à -5%.